

L'institut océanographique de Paris

Christelle Inizan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/insitu/865>

DOI : [10.4000/insitu.865](https://doi.org/10.4000/insitu.865)

ISSN : 1630-7305

Éditeur

Ministère de la culture

Référence électronique

Christelle Inizan, « L'institut océanographique de Paris », *In Situ* [En ligne], 17 | 2011, mis en ligne le 23 mai 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/insitu/865> ; DOI : [10.4000/insitu.865](https://doi.org/10.4000/insitu.865)

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



In Situ Revues des patrimoines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

L'institut océanographique de Paris

Christelle Inizan

L'exemple de quatre instituts de recherche : illustration d'un dynamisme constructif parisien au début du XX^e siècle

- 1 Paris connut durant les trois premières décennies du XX^e siècle une vague de constructions universitaires de grande ampleur¹. L'achèvement de la nouvelle Sorbonne en 1901, après une vingtaine d'années de travaux, semble en avoir été le détonateur. Pour les dirigeants de la Troisième république cependant, cette réalisation de prestige de l'architecte Henri-Paul Nénot² ne pouvait suffire à elle seule à résoudre les carences immobilières de l'enseignement supérieur français, tout particulièrement celles des facultés. S'y ajoutait la nécessité de rénover les sites existants et d'accompagner le développement de la recherche scientifique en créant des lieux d'enseignements spécifiques, susceptibles d'accueillir notamment des disciplines émergentes ou récemment intégrées au cursus universitaire et en plein essor³, voire de tenter de réunir en un même lieu des facultés rivales⁴ dans un souci de rationalisation, on parlerait aujourd'hui de mutualisation des moyens.

Figure 1



Le laboratoire de chimie physique construit en 1926.
© Laboratoire de chimie physique.

Figure 2



L'Institut océanographique en juin 1917. Phot. de Charles Lansiaux, Collection du casier archéologique et artistique de la ville de Paris.
© DHAAP.

- 2 C'est dans ce contexte de recomposition des champs disciplinaires, dans un climat de concurrence entre les disciplines déjà bien établies et les nouvelles qui étaient en train d'être mises en place, que s'inscrivent quatre réalisations architecturales parisiennes remarquables, quatre instituts de recherche spécialisés, dont trois sont l'œuvre de Nénot : l'institut de chimie appliquée – à ne pas confondre avec le laboratoire de chimie physique de Paris construit en 1926 (**fig. n° 1**) ; l'institut océanographique – 1908-1911 – (**fig. n°2**) ; l'institut de géographie – 1914-1926 – (**fig. n°3**) tandis que le quatrième est dû à Emmanuel Pontremoli : l'institut de paléontologie humaine – 1910-1920 – (**fig. n°4**). S'ajoute à l'actif de Nénot l'institut du radium.

Figure 3



L'Institut de géographie.

Phot. Christelle Inizan. © CRMH Île-de-France, 2010.

Figure 4



Institut de paléontologie.

Phot. Christelle Inizan. © CRMH Île-de-France, 2010.

- 3 Avant d'aborder l'analyse proprement architecturale de ces différents édifices à travers le prisme de l'institut océanographique, une étude historique comparative nous permet d'appréhender l'hétérogénéité des statuts de ces instituts tout en faisant apparaître des convergences dans le choix d'implantation de ces établissements et dans les critères de sélection des maîtres d'œuvre.
- 4 Les historiens des institutions le savent, l'État réussit à relever ce considérable défi constructif en grande partie à la faveur du développement du mécénat privé, consentant du même coup, la plupart du temps, à renoncer à tout contrôle direct (néanmoins, par l'élaboration d'astucieuses clauses de décret, les universités pouvaient espérer, à terme, récupérer les bâtiments élevés par la générosité des donateurs).
- 5 Bien que ce ne soit ni le cas de l'institut chimique (à ne pas confondre avec le laboratoire de chimie physique) qui dépendait toujours de la Faculté des sciences de Paris⁵, ni celui de l'institut de géographie qui fait partie de l'Université de Paris depuis sa création (même si le financement de sa construction est redevable aux libéralités d'un donateur privé, la marquise Arconati-Visconti⁶) (fig. n°5), l'institut océanographique et l'institut de paléontologie humaine sont bien la résultante de la volonté d'un homme, un mécène d'exception : Albert 1^{er} de Monaco, véritable savant dans le domaine de l'océanographie et féru d'archéologie préhistorique (fig. n°6).

Figure 5



La marquise Arconati-Visconti. Portrait photographique extrait de la notice La marquise Arconati-Visconti, lue devant l'assemblée générale annuelle de la société des amis du Louvre, le 16 février 1924, par MIGEON, Gaston. Paris : Imprimerie Générale Lahure.

Phot. Christelle Inizan, 2011. © Bibliothèque des Arts Décoratifs, Paris (Tous droits réservés).

Figure 6



Peinture de Louis Tinayre décorant le grand amphithéâtre « le Pont de la Princesse Alice », Albert 1^{er} de Monaco agrippé aux haubans du navire.

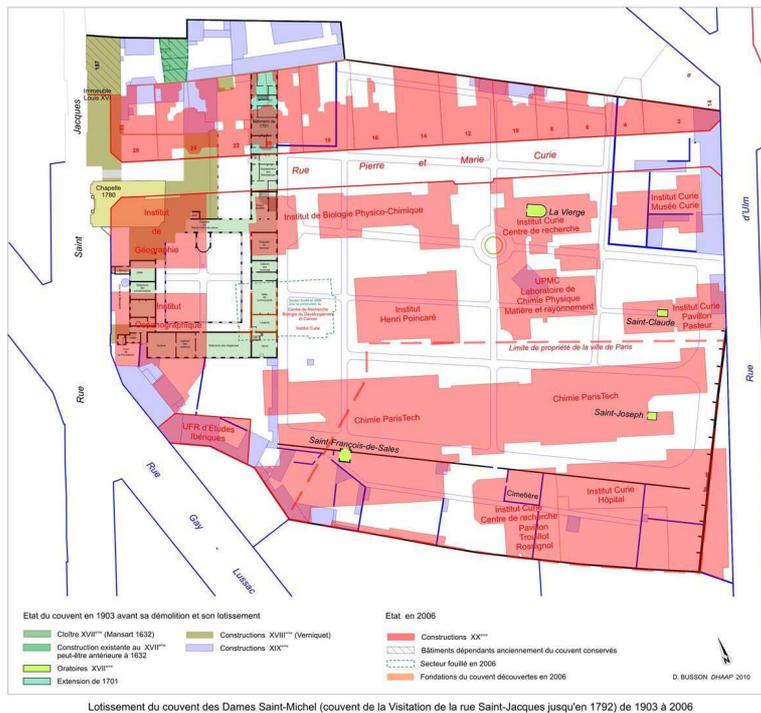
© Institut océanographique, Fondation Albert 1^{er}, Prince de Monaco.

- 6 Le 14 avril 1906 est signé à la Principauté, devant notaire, l'acte constitutif de l'institut océanographique « Fondation Albert I^{er}, prince de Monaco ». Le 25 avril suivant, le prince adresse au ministre de l'Instruction Publique une lettre dans laquelle il prie le gouvernement français de reconnaître d'utilité publique sa fondation et d'en approuver les statuts.

« (...) J'ai voulu combler une lacune, en créant moi-même et en établissant à Paris un centre d'études océanographiques étroitement relié avec les laboratoires et collections du Musée Océanographique de Monaco, où je réunis depuis vingt ans les résultats de mes travaux personnels et de ceux des éminents collaborateurs qui me sont venus de tous les pays d'Europe ».
- 7 Le président de la République Armand Fallières signe, le 16 mai 1906, le décret qui entérine cette demande.
- 8 Quelques années plus tard, fort du succès de sa première entreprise, alors que l'institut océanographique n'est pas même achevé, Albert 1^{er} enchaîne sur le projet de l'institut de paléontologie humaine visant cette fois, non pas tant à apporter des moyens substantiels nécessaires au développement d'une science naissante, qu'à compléter par ce nouveau projet l'action des institutions scientifiques françaises dans le domaine de la préhistoire.
- 9 Là encore, c'est la forme juridique de la fondation privée, de droit français, qui est préférée à toute autre afin de préserver l'indépendance institutionnelle. Toutefois, depuis la Libération, l'institut de paléontologie humaine est lié par une convention au Museum national d'histoire naturelle, et associé par certaines structures au CNRS.

- 10 L'institut océanographique est également un organisme autonome, indépendant, doté de la personnalité civile et juridique. Cependant ses statuts initiaux lient indissolublement le fonctionnement de l'institut parisien, siège social de la fondation, à celui du Musée de Monaco (dont la construction débuta en 1898 et s'acheva en 1910)⁷. Conformément aux vœux initiaux du Prince, le musée reste l'un des principaux moyens de financement de l'institut (par ses entrées) lequel devient en retour l'instrument de travail privilégié du musée.
- 11 Ces deux initiatives d'Albert 1^{er} se trouvent ainsi réunies dans une réalisation unique, régie par une fondation strictement privée. Les statuts, communs aux deux établissements, instaurent un conseil d'administration aux prérogatives financières et administratives, et un comité de perfectionnement international pour les questions techniques et scientifiques. Des délégués monégasques représentent la Principauté auprès de la Fondation. Jusqu'à très récemment chacun des deux lieux avait son directeur propre⁸.
- 12 Outre l'hétérogénéité statutaire de ces instituts, instituts d'universités ou instituts purement privés, on constate une volonté commune des différents maîtres d'ouvrage d'implanter leurs établissements au plus près des grands édifices d'enseignements supérieurs déjà existants. Le siège de l'institut océanographique fut notamment choisi pour sa proximité avec la Sorbonne et le Collège de France, au coin de la rue Saint-Jacques et de la rue Gay-Lussac. Le Prince saisit l'opportunité d'une souscription de la Sorbonne, en vue de construire l'institut de chimie, et négocie la réserve d'une partie du terrain pressenti pour y bâtir son institut en bordure de la rue Saint-Jacques⁹ (**fig.n° 7**).

Figure 7



L'îlot Curie. Superposition du plan du lotissement du couvent des dames de Saint-Michel en 1903 (couvent de la Visitation jusqu'en 1792) et du plan masse actuel des différents instituts de recherche. Plan dressé par Didier Busson, chargé de mission en archéologie à la DHAAP, 2010.

© DHAAP, 2010.

- 13 Cette volonté de bâtir un nouvel institut de recherches à proximité d'une institution scientifique de prestige, pour en recevoir les bénéfices indirects et dans le but de créer des liens avec elle, est encore au cœur des préoccupations d'Albert 1^{er} lorsqu'il songe quelques années plus tard à implanter son institut de paléontologie humaine à proximité immédiate du Museum d'histoire naturelle¹⁰.
- 14 Les architectes pressentis pour ces quatre bâtiments de recherche relèvent également d'une même logique : on s'adresse à des maîtres d'œuvres expérimentés, reconnus, ayant déjà réalisé des édifices de première importance.
- 15 C'est logiquement à Nénot que la ville de Paris, chargée de l'opération de construction de l'institut de chimie appliquée, s'adressa lorsqu'il fut question de réaliser ce projet, considéré comme une suite de la reconstruction de la Sorbonne, laquelle regroupe un ensemble d'institutions parmi lesquelles on trouve la Faculté des Sciences (qui occupe une partie des bâtiments longeant la rue Saint-Jacques et toutes les constructions implantées au sud de la galerie Gerson). C'est incontestablement cette portion qui fut la plus difficile à réaliser. Le savoir-faire de Nénot en la matière n'a pas manqué d'interpeller ses contemporains, ainsi le Prince, à la recherche d'un architecte pour son institut océanographique, se tourna-t-il naturellement vers lui. Albert 1^{er} connaissait bien la nouvelle Sorbonne – son décor monumental mis au service du discours professoral, ses équipements innovants – puisqu'il y avait pris la parole dans le cadre des conférences populaires qu'il organisa dès 1903 au Conservatoire des Arts et Métiers d'abord, à la

Sorbonne ensuite, afin d'exposer au public son projet parisien de centre de recherches consacré à la mer.

- 16 Christian Hottin souligne, dans un chapitre intitulé « La nouvelle Sorbonne ou l'impossible défi de M. Nénot¹¹ », l'omniprésence de l'architecte sur les chantiers de la construction universitaire du quartier latin entre 1882 et 1914, rappelant sa participation dans les commissions et les jurys comme au sein du conseil des bâtiments civils (**fig. n°8**).

Figure 8



H.-P. Nénot peint par Théobald Chartran entre 1885-1889, péristyle du grand escalier de la nouvelle Sorbonne.

Phot. Christelle Inizan. © CRMH Île-de-France, 2007.

- 17 Nénot est à l'origine de l'édification du PCN (Physique, Chimie, sciences Naturelles) de la rue Cuvier, dépendant de la Faculté des Sciences de Paris, et destiné à abriter les premières années d'études scientifiques et médicales. On le retrouve, nous l'avons vu, à l'institut de chimie mais aussi à l'institut du radium. On lui doit encore l'institut du radium – dont fait partie l'actuel Musée Curie dépendant de l'institut du même nom¹² – (**fig. n°9**).

Figure 9



Façade du pavillon Curie de l'Institut du Radium qui abritait le laboratoire dirigé par Marie Curie de 1914 à sa mort en 1934 (aujourd'hui au rez-de-chaussée se trouve le musée Curie), 1925.

Phot. Musée Curie (coll. Institut du Radium). © Musée Curie.

- 18 Quant à l'institut de géographie, il vient heureusement conclure le périmètre de construction des bâtiments universitaires, à l'angle de la rue Pierre et Marie Curie et de la rue Saint-Jacques, offrant un pendant subtil, presque organique, à l'institut océanographique¹³ (**fig. n°10**). Ce projet de Nénot (achevé à partir de 1924 par son adjoint M. Rollet¹⁴) respectueux de toutes les composantes architecturales environnantes ne pouvait que séduire les autorités compétentes à la délivrance des permis de construire. Il semble que Nénot ait suivi l'ensemble de ces chantiers en même temps¹⁵. Un portique à arche double (érigé en 1919?) assure la liaison visuelle entre les deux édifices dont les façades déclinent avec une belle constance le dispositif de la baie cintrée, gémée ou non, triple parfois.

Figure 10



L'Institut de géographie et l'institut océanographique.
Phot. Christelle Inizan. © CRMH Île-de-France, 2010.

- 19 Concernant le projet de l'institut de paléontologie humaine, le prince s'adressa cette fois à l'architecte du Museum, Emmanuel Pontremoli. Arnaud Hurel et Alain Dubourg expliquent en partie ce choix du maître d'œuvre (né à Nice et formé à l'École des Beaux-Arts de cette même ville) par les connaissances du prince, dont faisait partie Théodore Reinach, commanditaire de la villa Kérylos de Beaulieu-sur-Mer (construite entre 1902 et 1908) (**fig. n°11**), une réalisation remarquable qui fit connaître Pontremoli de tous. Avant d'être l'architecte de cette géniale réinterprétation d'une maison antique de Délos mâtinée d'Art Nouveau, Pontremoli fut inspecteur des bâtiments civils au musée du Louvre, puis architecte en chef de l'Observatoire de Paris en 1901. En 1904, il devint architecte du Museum d'histoire naturelle de Paris. C'est davantage à ce titre, semble-t-il, que le projet fut confié par le prince à Pontremoli.

Figure 11



La villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer depuis Saint-Jean-Cap-Ferrat.

© Berthold Werner. CC-BY-SA-3.0-2.5-2.0-1.0 (www.creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/), via Wikimedia Commons.

La personnalité d'un mécène éclairé des sciences

- 20 Albert I^{er} de Monaco (1848-1922) qui pressentit très tôt, en 1885, la fin de l'ère des grandes explorations terrestres s'engagea dès lors dans la voie de l'exploration sous-marine. Passionné par la mer, il reçut une formation initiale de navigateur à Lorient mais cessa son service dans la Marine Française dès la chute du Second Empire. À l'âge de dix-huit ans, le Prince entre au service de la marine royale espagnole en qualité d'enseigne de vaisseau et obtient deux ans plus tard le grade de lieutenant de vaisseau.
- 21 Depuis le début du XIX^e siècle, naturalistes et navigateurs avaient entrepris l'étude systématique de la faune marine de surface. Mais il fallut attendre que l'on relevât en 1859 un câble télégraphique sur lequel étaient fixés des animaux marins, pour que l'on commençât à se douter que la vie pouvait encore se maintenir, et sous des formes inédites, à de très grandes profondeurs. On considère que c'est l'expédition britannique du Challenger, entre 1872 et 1876, qui apporta les premiers fondements de l'océanographie moderne.
- 22 1873, c'est précisément la date à laquelle le Prince Albert fait l'acquisition d'une goélette, *l'Hirondelle*, sur laquelle il commence à s'entraîner à l'aventure océanographique. Très vite aménagée en navire d'étude, *l'Hirondelle* accomplit une série de missions scientifiques.
- 23 Entre 1885 et 1888, l'étude de la circulation des masses d'eaux de surface dans la partie Nord de l'océan Atlantique constitue son premier objectif. Mais dès 1886, le Prince inaugure le procédé de capture par nasses plongées à 120 mètres de profondeur. En 1887, au large des Açores, il fait des prélèvements jusqu'à 1287 mètres et il atteint la profondeur de 2870 mètres en 1888.

- 24 Cependant, les temps de l'océanographie à voile étaient révolus. À l'*Hirondelle* succède la *Princesse Alice* qui fonctionne à la vapeur, puis la *Princesse Alice II* et enfin l'*Hirondelle II*, un vapeur spécialement équipé pour les longues expéditions et les travaux de recherche scientifique. Ces moyens accrus permirent l'élargissement du champ d'étude, les Açores constituant néanmoins la zone privilégiée des recherches du prince, tant au point de vue biologique, que météorologique ou bathymétrique. En 1898, avec la *Princesse Alice II*, le prince entreprit la première de ses quatre campagnes au Spitzberg. L'expédition parvint ainsi jusqu'à 80° de latitude nord et jeta des sondes à 3310 mètres vers des fonds jusqu'alors totalement inexplorés.
- 25 Dans ses voyages, le prince est entouré d'une fidèle équipe de médecins et naturalistes, à laquelle se joignent des savants renommés. Embarqué avec les scientifiques, un peintre est chargé de fixer les étonnantes couleurs des espèces retirées des profondeurs. Les 110 grands fascicules des « *Résultats des (28) campagnes scientifiques accomplies sur son yacht par Albert I^{er}, prince souverain de Monaco* » font encore aujourd'hui autorité. Ils concrétisent l'important travail scientifique accompli de 1885 à 1914 sur les divers navires princiers. L'intérêt des travaux d'Albert I^{er} de Monaco lui valut d'être correspondant puis « associé étranger » de l'Académie des Sciences et membre de l'Académie Nationale de Médecine.
- 26 Le Prince ne fut pas seulement un explorateur et un conservateur de la mer. Il voulut aussi la faire aimer et s'employa à diffuser largement les découvertes de cette toute nouvelle science, l'océanographie, née moins d'une quarantaine d'années auparavant.
- 27 Afin de présenter les spécimens prélevés lors de ses campagnes scientifiques, d'accueillir les chercheurs dans les laboratoires et de rendre le public sensible au rôle joué par la mer tant dans l'art, l'ethnographie ou l'économie que dans les connaissances scientifiques, Albert I^{er} entreprit dans un premier temps de faire construire le musée de Monaco.
- 28 Et c'est à la suite de l'Exposition Universelle de 1889 et du succès de la présentation au Pavillon de Monaco des engins utilisés et de la faune prélevée lors des campagnes océanographiques, que le prince mûrit l'idée gémellaire de la création d'un musée et d'un institut consacrés aux océans, à la fois lieux de conférences et d'expérimentations scientifiques.

Un Palais de la Mer

- 29 L'institut océanographique, édifié en 1908, à partir d'un parcellaire contraignant, et achevé en 1911, apparaît sous la forme, insolite dans le quartier latin, d'un palais de la Renaissance italienne en brique et pierre, haute tour carrée avec bossages et toitures saillantes en tuile cylindrique, balcon porté par des mâchicoulis¹⁶ (**fig. n°12**) (**fig. n°13**).

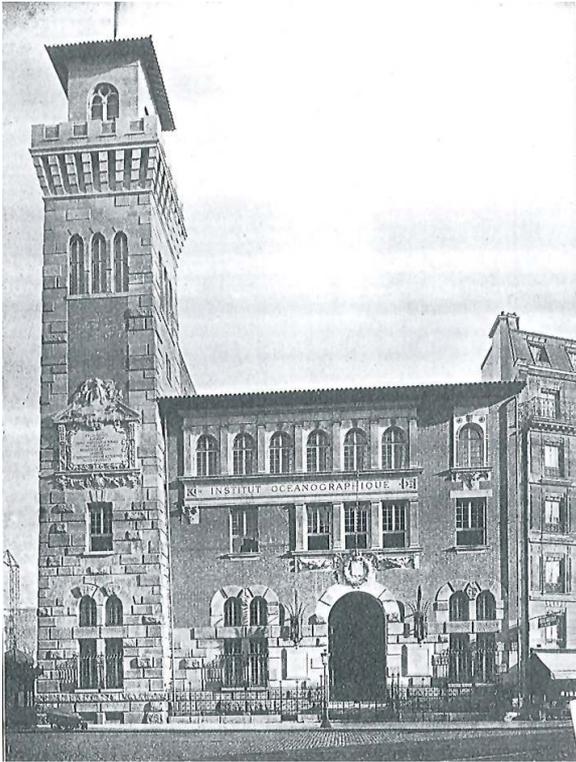
Figure 12



Façade de l'institut océanographique, rue Saint-Jacques.

Phot. Chevojon, supplément à La Construction Moderne, février 1911, n°21, pl. 51.

Figure 13



Ensemble de la façade.

Phot. Chevojon, supplément à *L'Architecture*, mars 1911, n°9.

- 30 Ce fort signal urbain évoque tout à la fois un beffroi, une tour génoise et un phare algérien ou breton (que l'on songe au Phare de la Vieille du raz de Sein, d'Eckmühl à la pointe de Penmarch'). C'est encore ici une œuvre de synthèse, inspirée de l'architecture des deux tours de la nouvelle Sorbonne : celle de physique (par sa polychromie et ses triple baies) (**fig. n°14**) et de celle d'astronomie (l'horloge étant remplacée par un écusson aux armes des Grimaldi) (**fig. n°15**) (**fig. n°16**).

Figure 14



Tour de Physique de la nouvelle Sorbonne. Phot. Christelle Inizan.
© CRMH Île-de-France, 2009.

Figure 15



Tour d'astronomie de la nouvelle Sorbonne depuis les toits et depuis la rue Saint-Jacques.
Phot. Christelle Inizan. © CRMH Île-de-France, 2007.

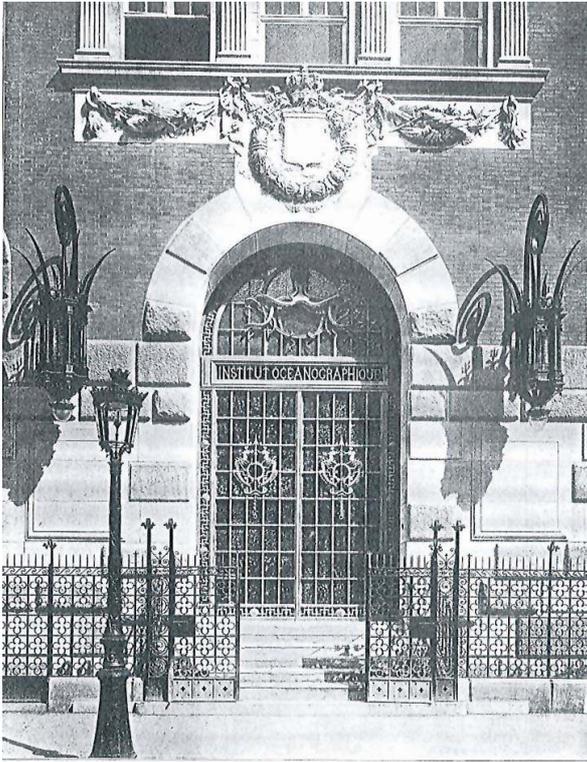
Figure 16



Tour d'astronomie de la nouvelle Sorbonne depuis les toits et depuis la rue Saint-Jacques.
Phot. Christelle Inizan. © CRMH Île-de-France, 2007.

- 31 Deux Prix de Rome sont les auteurs des motifs sculptés de cette tour ainsi que de la façade principale de l'institut océanographique ; les armoiries de la famille Grimaldi et la couronne de coquillages sont dus à Constant Roux (1865-1942)¹⁷ (**fig. n°17**), le nu féminin surmontant le grand cartouche est l'œuvre de Paul Landowski (1875-1961), beau-fils de l'architecte¹⁸ (**fig. n°18**). Quant aux autres sculptures décoratives des façades dont les motifs sont empruntés à la faune marine, elles ont été réalisées par Gustave Nicolas Hennequin (1834-1918).

Figure 17



Entrée de l'institut océanographique.

Phot. Chevojon, Supplément à *La Construction Moderne*, février 1911, n°21, pl. 53.

Figure 18



Détail du dessus de la porte d'entrée.

Phot. Chevojon, supplément à *L'Architecture*, mars 1911, n°9.

- 32 La remarquable ferronnerie de la porte d'entrée, en laiton, cuivre et fer, exécutée par l'artisan d'art Bergeotte, comme les frises peintes en sgraffites rouges des façades latérale et postérieure rappellent encore la vie océane ; un poulpe nous accueille côté rue, côté cour ce sont les grondins et les crabes (**fig. n°19**). Encadrant l'entrée, les deux lanternes de Baguès, aux pointes acérées, ajoutent une touche fantastique à ce « *Palais de la Mer* », comme le qualifièrent avec enthousiasme les chroniqueurs de l'époque¹⁹.

Figure 19



Façade latérale.

Phot. Christelle Inizan. © CRMH Île-de-France, 2003.

- 33 Aux dires de Nénot lui-même, l'édifice « est un peu génois, un peu monégasque, et c'est encore autre chose...mettons, si vous voulez, que c'est de la Renaissance italienne, du XVI^e siècle modernisé²⁰ ».
- 34 Une fois franchi le perron, rue Saint-Jacques, en surplomb d'une cour anglaise servant à éclairer les sous-sols et entourée d'une grille ouvragée, le visiteur accède à un hall dallé largement dominé par une galerie couverte correspondant au dégagement de l'entresol. Les lambris en chêne verni ainsi que le bas-relief du prince, de profil, inséré dans un cadre mouluré, confèrent à l'ensemble, dès l'entrée, une allure respectable de palais académique²¹ (fig. n° 20).

Figure 20



Hall d'entrée.

© Institut océanographique, Fondation Albert 1^{er}, Prince de Monaco.

- 35 De part et d'autre du vestibule d'entrée partent deux escaliers. Le principal à gauche, ample, est éclairé par un plafond lumineux.
- 36 Avant de pénétrer dans la solennelle salle du Conseil, passage obligé dans les profondeurs océanes, le visiteur est convié à une fantastique plongée sous-marine. Le secrétariat général, situé à gauche de l'entrée, est une confortable antichambre lambrissée, avec cartonnières intégrés, cernée par les eaux (**fig. n°21**). Une sorte de Nautilus (**fig. n°22**). Un vibrant hommage au roman d'anticipation de Jules Verne *Vingt mille lieues sous les mers* devenu réalité en ce début du XX^e siècle. Une pieuvre peinte au centre de la salle servait du reste de repère à la fixation d'un lustre, aujourd'hui disparu et remplacé « dans l'esprit de ».

Figure 21



Bureau du secrétariat en 2003.

Phot. Christelle Inizan. © CRMH Île-de-France, 2003.

Figure 22



Bureau du secrétariat en 2003.

Phot. Christelle Inizan. © CRMH Île-de-France, 2003.

- 37 Le plafond et les murs, sans démarcation, d'une belle dominante vert bleue, servent de supports à la faune et à la flore des fonds océaniques, distribués avec fantaisie, sans recherche de véracité scientifique des biotopes²². L'illusion d'un vaste aquarium est néanmoins complète. L'auteur de ces saisissantes peintures marouflées est Léon Laugier

(Paris 1879-1962)²³, artiste dont on sait peu de choses, sinon qu'il étudia le dessin chez Grasset, s'initia à la lithographie, travailla chez plusieurs décorateurs et illustra un certain nombre d'ouvrages²⁴ fort recherchés des collectionneurs aujourd'hui. Il se forma à la détermination des groupes zoologiques dans les laboratoires de Roscoff, de l'île de Tatihou, ou de Wimereux.

- 38 Quant à la salle du conseil, située au rez-de-chaussée de la tour, traditionnellement siège du pouvoir, elle se présente comme une haute pièce boisée à mi-hauteur, aux murs recouverts d'une peinture sur toile de jute imitant un papier peint à ramage. C'est le cœur institutionnel de l'établissement (**fig.n°23**). Le plafond est nu, souligné par une corniche décorative dans des tons or et brun. Une monumentale cheminée en bois clair trône au fond de la salle. Son manteau est orné d'un panneau en velours brodé représentant le blason des Grimaldi. Il a été offert par le premier conseil d'administration de l'institut dont les membres sont représentés sur le grand tableau exécuté par Louis Mayer, conseiller-trésorier du prince²⁵, peintre à ses heures. Ce premier conseil d'administration de la fondation traduisait bien la volonté du président-fondateur d'associer des représentants de la vie politique à quelques grands noms de la science²⁶. Le tableau surplombe une longue et massive table de réunion. Les rideaux, initialement des soieries lyonnaises, ont été remplacés. À l'origine, un petit escalier dérobé desservait cette pièce et conduisait directement à l'entresol au petit salon privé du prince garni autrefois d'un élégant mobilier (et situé précisément dans la galerie couverte du hall) ainsi qu'à la tribune officielle de l'amphithéâtre.

Figure 23

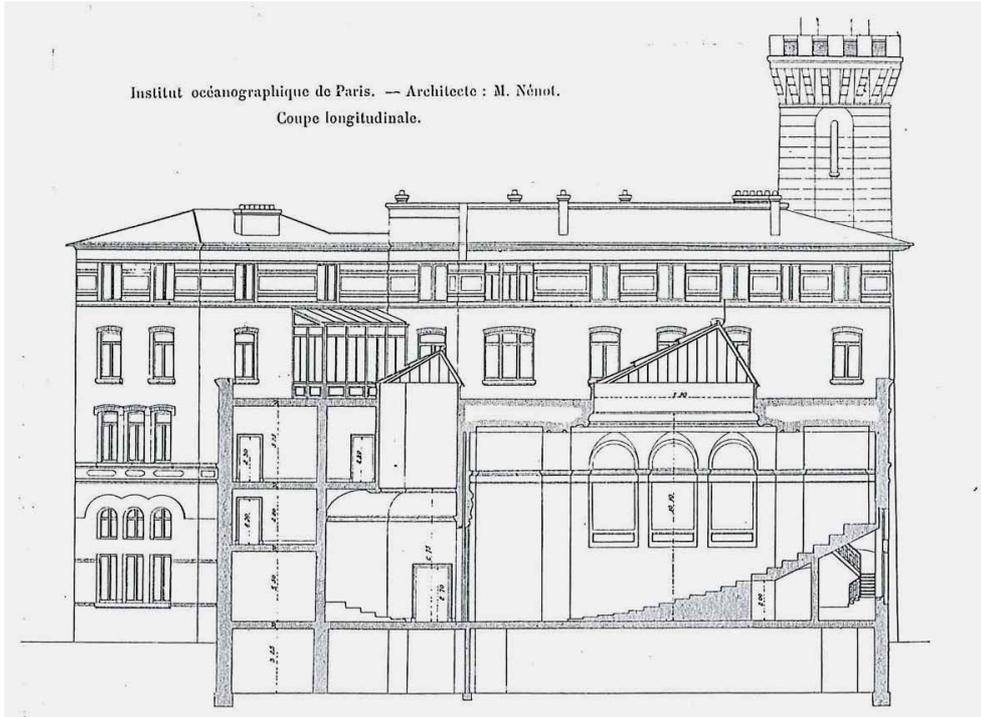


Salle du Conseil.

Phot. Christelle Inizan. © Institut océanographique, Fondation Albert 1^{er}, Prince de Monaco.

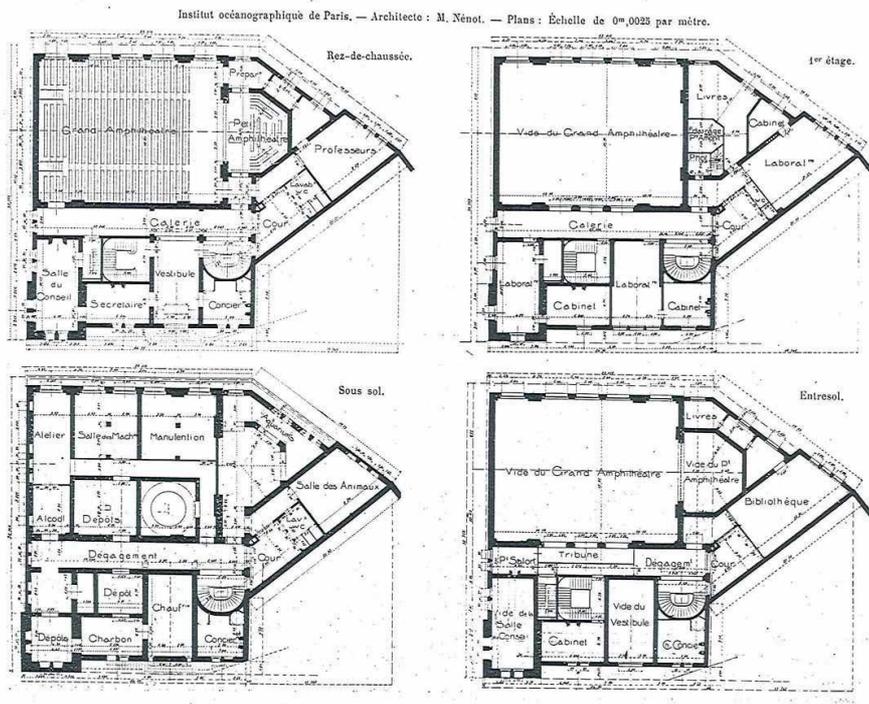
- 39 Perpendiculaire au vestibule d'entrée une galerie occupe toute la longueur de la façade (de plus de 24 mètres). Cette galerie dessert les deux amphithéâtres et une salle d'exposition créée en 1992, à l'emplacement d'une courette et de l'ancienne salle des professeurs.

Figure 24



Coupe longitudinale de l'institut océanographique.
La Construction Moderne, février 1911, n°21, p. 245-248.

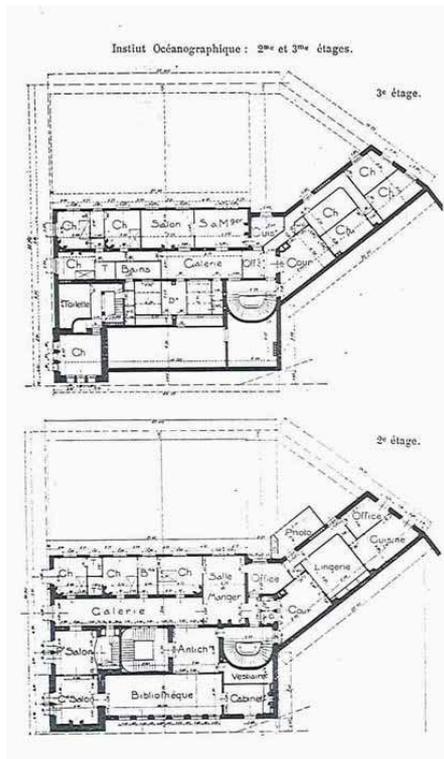
Figure 25



Plans du rez-de-chaussée, premier étage, entresol et sous-sol de l'institut océanographique.
La Construction Moderne, février 1911, n°21, p. 245-248.

- 40 Pierre d'angle du projet pédagogique et scientifique de l'institut, salle de prestige accessible au public, le Grand Amphithéâtre tient naturellement une place majeure dans la composition de Nénot²⁷ (**fig. n°24**) (**fig. n°25**). Il occupe trois niveaux et près de la moitié du volume disponible à chaque étage. Bien que décentrée par rapport à l'entrée de la rue Saint-Jacques, cette salle de prestige, dévolue au public, constitue l'axe principal autour duquel s'articule toute la distribution intérieure de l'établissement : cabinets et laboratoires au premier, pièces à vivre aux second et troisième étages²⁸ (**fig. n°26**).

Figure 26



Plans des deuxième et troisième étages de l'institut océanographique.
La Construction Moderne, février 1911, n°21, p. 245-248.

- 41 La décoration du Grand Amphithéâtre ainsi que l'équipement technique y ont été particulièrement soignés. Aux cinq hautes fenêtres en plein cintre font pendant autant de baies qui s'ouvrent sur la tribune-loggia²⁹. La grande loggia située à la hauteur de l'entresol était réservée au prince et à ses invités (**fig. n°27**).

Figure 27

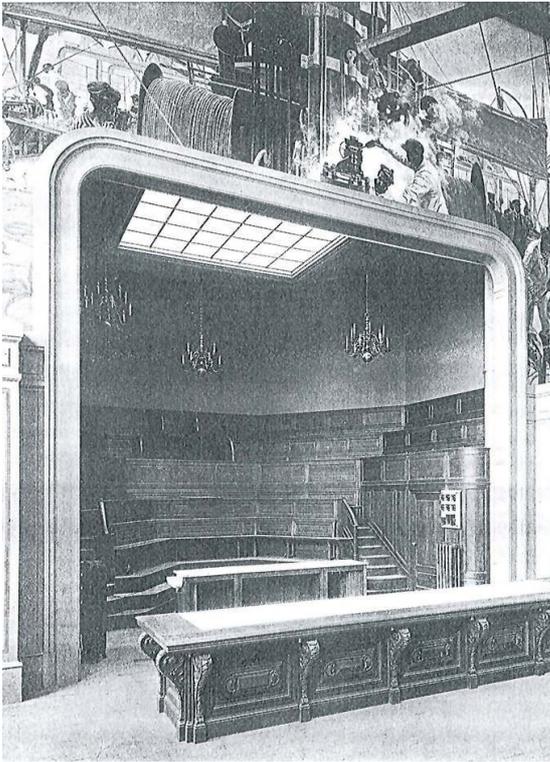


Le grand amphithéâtre.

© Institut océanographique, Fondation Albert 1^{er}, Prince de Monaco.

- 42 Six grands lustres de cristal contribuent à illuminer l'ensemble. Un châssis vitré distillant une lumière zénithale (remplacé depuis par une fausse verrière et une trappe de désenfumage) venait initialement compléter ce dispositif d'éclairage. Le mécanisme qui permettait, lors des projections, de tendre un store sur le puits de lumière de la salle, existe toujours.
- 43 Le profil des gradins permet à tout un chacun de discerner parfaitement la vaste table d'expériences. Au milieu des gradins de chêne clair – pouvant accueillir 800 auditeurs, 600 places à l'heure actuelle – on remarque un équipement qualifié en 1911 de « pratique et d'innovant » et qui n'existait pas encore quelques années plus tôt à la nouvelle Sorbonne. Il consiste en un aménagement à poste fixe – de nos jours remplacé par une cabine – pour un appareil de projection.
- 44 La longue table des conférenciers est également encore en place³⁰. Derrière elle, une large baie faisait communiquer le grand avec le petit amphithéâtre, qui en réalité n'en faisaient qu'un (**fig. n°28**). Un rideau permettait de les isoler selon les besoins³¹. De nos jours les deux salles sont définitivement cloisonnées mais un écran à projection est toujours tendu à cet emplacement.

Figure 28



Le petit amphithéâtre.

Phot. Chevojon, supplément à *La Construction Moderne*, février 1911, n°21, pl. 55.

- 45 Soucieux d'éviter la sévérité classique des amphithéâtres scientifiques, le prince et l'architecte optèrent pour un style néo-pompéien. L'auteur de ce décor d'entrelacs, de rinceaux et de guirlandes, et de quelques représentations de faune marine, qui ornent le plafond à caissons, les baies, les pilastres, voussures et écoinçons, est le peintre décorateur Paul Marie Emmanuel Cavaillé-Coll (1860-1922), fils du célèbre facteur d'orgues. Ce dernier étudia d'abord l'architecture puis continua sa formation à l'École des Beaux-Arts de Paris, sous la direction de Galland³² qui lui enseigna l'ornementation. Emmanuel Cavaillé-Coll a décoré divers plafonds d'hôtels de ville et participé à l'embellissement de la nouvelle Sorbonne. Nénot proposa ainsi de lui confier la réalisation de dix-neuf panneaux de la galerie Gerson – aujourd'hui déposés. Cavaillé-Coll exécuta également les peintures ornementales du plafond à caissons du bureau du directeur de l'École des Chartes³³ (**fig. n° 29**); et vraisemblablement le décor peint de l'amphithéâtre Richelieu et celui du cabinet du Recteur. On le retrouve au Musée Océanographique de Monaco. Il est à l'origine de la création des mosaïques du rez-de-chaussée et des décors de la grande salle de conférences.

Figure 29

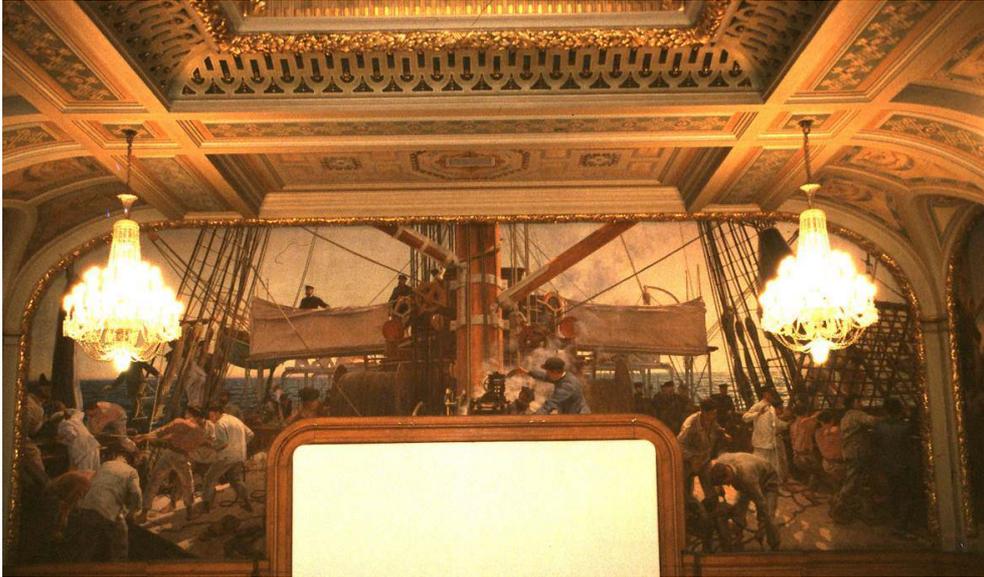


Nouvelle Sorbonne. École Nationale des Chartes. Bureau du directeur.
 Phot. Christelle Inizan. © CRMH Île-de-France, 2009.

- 46 L'importance exceptionnelle du programme décoratif de la nouvelle Sorbonne voulue par la République (dont on peine de nos jours à mesurer l'ampleur en raison des pertes subies depuis les transformations des bâtiments à partir des années 1950) suscita l'enthousiasme du Prince de Monaco. Dans son projet de l'institut océanographique de Paris confié à Nénot, on peut affirmer qu'Albert 1^{er} essaya, à une moindre échelle, de prolonger cette monumentale entreprise de symbiose des arts et du savoir³⁴.
- 47 La richesse décorative des amphithéâtres de la Faculté des Lettres et de la Faculté des Sciences de la nouvelle Sorbonne tient de la grande composition. Ils affichent sur leurs murs d'ambitueuses commandes illustrant les différentes disciplines enseignées, dans un style réaliste ou symboliste. Ces œuvres (huiles sur toiles marouflées) sont toujours placées face aux élèves, au-dessus du tableau³⁵. L'image est au service du discours professoral. Elle sert de support concret ou onirique à la parole distillée. Au grand amphithéâtre de l'institut océanographique, les toiles de grandes dimensions occupent en revanche les trois côtés pleins de la salle. Datées de 1910 et signées de Louis Tinayre (1862-1942), elles illustrent dans le genre naturaliste des épisodes marquants des croisières scientifiques du prince. La pompe, de toute part, est déployée au service d'un homme, saisi « sur le vif » dans son activité d'océanographe.
- 48 Encadrant la haute baie qui sépare la grande salle de la petite, une vaste composition montre « le pont de la *Princesse Alice* » en pleine activité ; c'est la vie d'une croisière océanographique au début du siècle. Deux opérations de pêche y sont représentées simultanément : la remontée à bord d'un globicéphale et la mise en eau de la nasse triédrique qui, laissée sur le fond pendant plusieurs heures, parfois plusieurs jours, permet de capturer de nombreux animaux benthiques. On reconnaît dans cette œuvre tous les

auxiliaires ordinaires du prince, les scientifiques et les marins qui l'accompagnaient dans ses expéditions. C'est la composition la plus considérable par sa dimension et par les thèmes traités (fig. n° 30) (fig. n° 31).

Figure 30



Institut Océanographique – grand amphithéâtre – « Le pont de la Princesse Alice », peintures de Louis Tinayre.

Phot. Christelle Inizan. © CRMH Île-de-France, 2003.

Figure 31



Institut Océanographique – grand amphithéâtre – « Le pont de la Princesse Alice », peintures de Louis Tinayre.

Phot. Christelle Inizan. © CRMH Île-de-France, 2003.

- 49 Sur deux autres panneaux de moindres dimensions, à droite de la grande baie, nous assistons au « retour du chalut » – le très grand filet vient d'être hissé à bord, aussitôt savants et marins s'affairent pour en retirer les spécimens zoologiques dont l'examen commence sans tarder. Plus haut dans la salle, le Prince travaille avec plusieurs collaborateurs scientifiques. C'est un des laboratoires de bord de la *Princesse Alice*.
- 50 Dans le fond de l'amphithéâtre, en haut des gradins, une scène de grandes proportions³⁶ représente un harponnage de cétacé. Sur le devant de la baleinière, on reconnaît le Prince (**fig. n°32**).

Figure 32



Institut Océanographique – grand amphithéâtre – « Scène d'harponnage de cétacé », peinture de Louis Tinayre.

Phot. Christelle Inizan. © CRMH Île-de-France, 2003.

- 51 Pour l'exécution de ces quatre compositions peintes, Tinayre³⁷ se fit aider par Alexandre Brun (1853-1930) – élève de Cabanel et de Carolus Duran. Brun a réalisé des décors pour l'Opéra de Paris, des dessins pour divers magazines et des affiches pour des compagnies maritimes. L'intervention d'Alexandre Brun au Grand Amphithéâtre de l'institut océanographique semble s'être limitée à la peinture de la mer et des agrès.
- 52 À l'opposé du Grand Amphithéâtre, le Petit Amphithéâtre (d'une capacité de 75 places en 1911) est une salle pleine d'intimité, destinée aux cours ordinaires – la grande salle étant réservée initialement aux conférences et aux séances solennelles. Après les travaux de cloisonnement des deux salles, réalisés à une date indéterminée, seuls les trois derniers niveaux de gradins ont été conservés, sous la forme d'une tribune. Intacts encore le parquet, les trois lustres de style flamand et le châssis vitré du plafond.
- 53 L'ancien entresol, qualifié aujourd'hui de 1^{er} étage, est majoritairement occupé par les vides du vestibule, des deux amphithéâtres et de la Salle du Conseil. Un dégagement réunit une ancienne petite bibliothèque (transformée en bureaux dans les années 1960) à la tribune du grand amphithéâtre. Joutant cette tribune, le petit salon réservé au prince déjà mentionné.
- 54 Une pièce retient néanmoins l'attention : la « salle aux clichés » qui contient 896 tiroirs dont chacun renferme plusieurs dizaines de plaques de projection positives sur verre servant autrefois à la projection et restituant les couleurs originelles des animaux et des végétaux des grands fonds, dont il est le plus souvent impossible d'assurer la conservation. On y trouve également conservées les reproductions photographiques des expéditions polaires de Charcot, celles du prince explorateur, ou bien encore les illustrations documentaires servant aux conférences. Cette salle correspond à l'ancien cabinet sur rue indiqué sur les plans publiés dans la revue de la *Construction Moderne* de 1911.

Fonctionnalité des espaces de recherche, luxe princier pour le directeur

- 55 Le second niveau est l'étage des scientifiques.
- 56 On y trouvait trois grands laboratoires principaux flanqués chacun d'un bureau particulier, parfois d'une chambre noire pour la photographie et de diverses dépendances³⁸. Un premier laboratoire était consacré à l'océanographie physique, un second à l'océanographie biologique, un troisième à la physiologie des êtres marins. Ces laboratoires ont été depuis peu reconvertis en bureaux occupés par des chercheurs de la Fondation pour la recherche sur la biodiversité. Lors de l'inauguration de l'institut³⁹, la presse fit l'éloge de ces distributions et de la qualité des équipements permettant un enseignement supérieur complet. Même la « nouvelle Sorbonne » ne semble pas avoir bénéficié de si luxueuses installations. C'était le vrai luxe de cet établissement⁴⁰. On y trouvait les instruments les plus perfectionnés, les microscopes les plus puissants. Une longue galerie assortie de hautes vitrines de chêne clair dessert les salles de laboratoires. Ces meubles servent de présentoirs à quelques échantillons des prélèvements océanographiques du Prince⁴¹.
- 57 Nénot avait exclusivement réservé le troisième étage (ancien second) aux espaces privés, la bibliothèque du directeur de l'institut (qui fut longtemps celle du docteur Regnard) étant de fait considérée comme un instrument de travail à usage interne – au même titre qu'un laboratoire –. Elle ne fut que tardivement ouverte au public⁴². On y accède par un vestibule meublé de rayonnages et éclairé par une verrière.
- 58 En porte à faux sur le Grand Amphithéâtre, la bibliothèque (**fig. n°33**), qui peut évoquer certaines salles de couvents, se présente comme une longue et belle galerie parquetée de 13 mètres sur 7, percée de six baies en plein cintre qui l'éclairent. Des vitrines à arcades où sont rangés les ouvrages, répondent symétriquement aux croisées. Un plafond à caissons, peint de rinceaux, s'y déroule comme un tapis, parenté décorative explicite avec certaines salles de la nouvelle Sorbonne (l'ancienne salle de minéralogie – aujourd'hui salle des périodiques – ; la salle des professeurs ; le bureau du directeur de l'École des Chartes). Sur les murs encore, les noms de navires français et étrangers qui ont joué un rôle important dans la recherche océanographique et l'exploration polaire aux XIX^e et XX^e siècles.

Figure 33



LA BIBLIOTHÈQUE.

© Institut océanographique, Fondation Albert 1^{er}, Prince de Monaco.

- 59 Une longue table de consultation occupe le centre de la salle de lecture. Cette pièce est signalée extérieurement, rue Saint-Jacques, par une fausse loggia, qui rappelle inévitablement celle figurant sur la façade principale du Palais des Princes de Monaco⁴³. À l'extrémité Nord de la bibliothèque se trouve un bureau qu'on a désigné un temps comme fumoir. À l'opposé sont situés les appartements du directeur, qui étonnent par leur richesse décorative.
- 60 La première pièce, située dans la tour, est un grand salon avec cheminée monumentale à trumeau d'inspiration néo-Renaissance, voûte à croisées d'ogives peintes dans des tons pastels et égayées de motifs végétaux et symboliques (chouette de la connaissance, colombe de la paix) avec des sentences latines sur phylactères.
- 61 À la suite, on découvre le petit salon, voûté d'ogives lui aussi, avec sa loge de musiciens à rambarde de bois à claire-voie (**fig. n°34**), décors peints de vaisseau et d'olivier en oculi, un brin italien. On traverse ensuite un long couloir encadré de part et d'autre par des vitrines et orné d'un plafond à solives peintes. Ce couloir dessert les anciennes chambres et salles de bain de l'appartement du directeur. Cette enfilade de pièces restructurées sert aujourd'hui de réserve aux ouvrages de la bibliothèque.

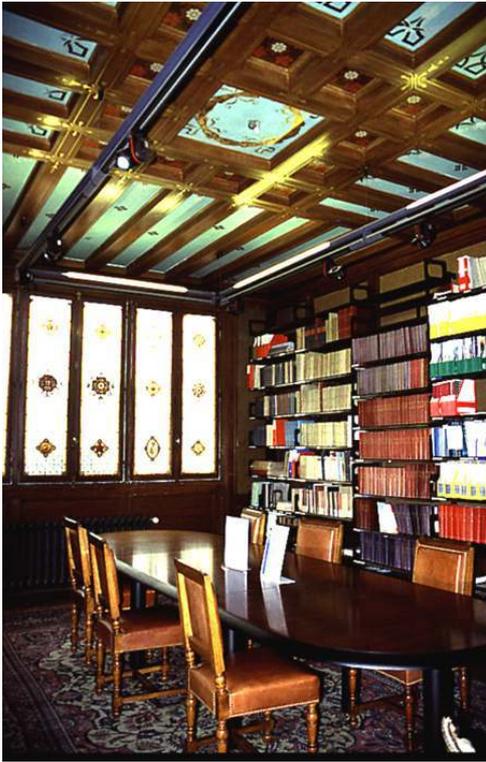
Figure 34



APPARTEMENT DU DIRECTEUR AU TROISIÈME ÉTAGE. PETIT SALON DEPUIS LE GRAND SALON.

Phot. Christelle Inizan. © CRMH Île-de-France, 2003.

Figure 35

**APPARTEMENT DU DIRECTEUR AU TROISIÈME ÉTAGE. SALLE À MANGER.**

Phot. Christelle Inizan. © CRMH Île-de-France, 2003.

- 62 La salle à manger, largement décorée, est la pièce maîtresse de cette partie de l'édifice (fig. n°35), non pas tant pour la qualité de son plafond peint à solives apparentes et à caissons centraux, non plus pour sa cheminée à hotte en chêne sculpté, mais bien plutôt pour sa verrière ornementale, à six vantaux, en vitrerie à bornes en verre cathédrale (fig. n°36) (fig. n°37).

Figure 36



APPARTEMENT DU DIRECTEUR AU TROISIÈME ÉTAGE. DÉTAILS DE LA VERRIÈRE DE LA SALLE À MANGER.

© Institut océanographique, Fondation Albert 1^{er}, Prince de Monaco.

Figure 37

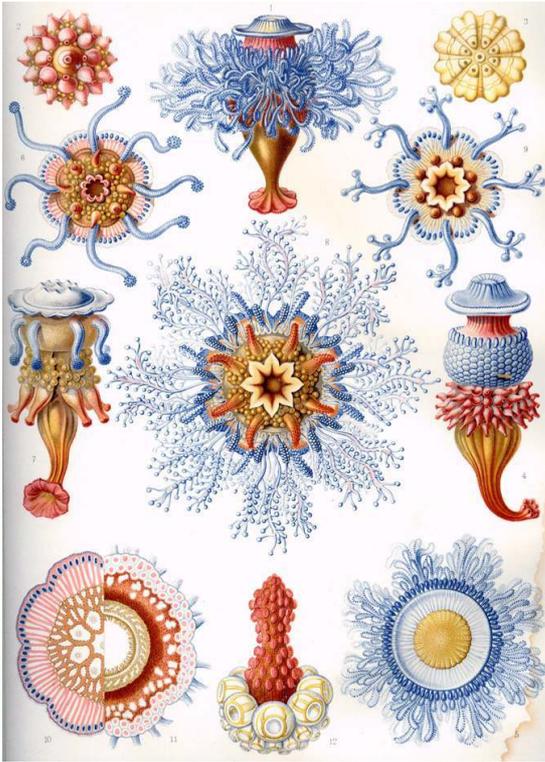


APPARTEMENT DU DIRECTEUR AU TROISIÈME ÉTAGE. DÉTAILS DE LA VERRIÈRE DE LA SALLE À MANGER.

© Institut océanographique, Fondation Albert 1^{er}, Prince de Monaco.

- 63 Les motifs, peints en grisaille, de siphonophores, de radiolaires (méditerranéens) et d'hippocampes sont directement inspirés, comme le lustre « méduse » du grand salon du musée océanographique de Monaco, des célèbres planches illustrées du naturaliste allemand Ernst Haeckel⁴⁴ (**fig. n°38**), gloire de la biologie du XIX^e siècle. L'auteur de ce vitrail nous est malheureusement inconnu.

Figure 38



HAECKEL, Ernst. Planche 17 : Siphonophorae extraite de Kunstformen der Natur. Leipzig, Wien : ed. Bibliographisches Institut, 1899-1904.

© ERNST HAECKEL [PUBLIC DOMAIN], VIA WIKIMEDIA COMMONS.

- 64 Depuis un ancien office, on accède enfin à la terrasse dont la surface équivaut à celle des deux amphithéâtres réunis.

Du phare aux abysses : un institut qui fit date

- 65 Le quatrième étage (troisième étage initial) servait d'appartement au secrétaire général et disposait côté cour d'un certain nombre de chambres pour une partie du personnel. Ce sont aujourd'hui essentiellement des bureaux.
- 66 La tour enfin est rendue accessible par un escalier qui débouche également, au cinquième niveau, sur une très haute pièce de stockage d'archives éclairée par de hautes verrières à cives incolores et entourée aux quatre coins par des galeries à rambarde en bois ajourée. La vue plongeante que l'on a depuis ces galeries est insolite (**fig. n°39**).

Figure 39



Cinquième étage de la tour.

Phot. Christelle Inizan. © CRMH Île-de-France, 2003.

- 67 Quant aux sous-sols, ils étaient réservés aux services annexes de l'institut. On y trouvait des aquariums à eau de mer où l'on maintenait vivants les spécimens prélevés, des machines pour les projections, une fosse de dissection, un atelier de mécanique (avec une forge dans la courette), une chaufferie centrale, ainsi qu'une salle contenant des machines à compression et à faire le vide. En 1978, un centre de la mer ouvert au public s'y était installé. Aquariums et dispositions pédagogiques y avaient été aménagés. Ce centre est aujourd'hui définitivement fermé.
- 68 Pendant longtemps, l'institut fut le seul établissement à dispenser, en France, un enseignement océanographique. Ce n'est évidemment plus le cas aujourd'hui. Néanmoins, depuis plusieurs décennies, l'indispensable liaison entre enseignement et recherche a été renforcée en partenariat avec plusieurs universités (Paris I, qui y enseigne le droit de la mer ; Paris VI, cours d'océanographie, et dans une moindre mesure Paris IV), le CNRS, l'IFREMER et l'IRD, ainsi que le Museum d'Histoire Naturelle. L'institut océanographique de Paris poursuit en outre sa mission d'enseignement auprès du grand public.
- 69 L'histoire approfondie de cet institut de recherches consacré à la mer, mal connu du grand public, reste encore à faire même si des études universitaires ont déjà été entreprises il y a une vingtaine d'années⁴⁵. On déplore effectivement la perte presque complète des archives le concernant : le musée océanographique en a très peu, tandis que les Archives nationales n'en conservent aucune du fait de son statut privé. En revanche, les archives de l'institut de paléontologie humaine ont connu un meilleur sort⁴⁶, ce qui a permis à des chercheurs d'en étudier la genèse et l'évolution⁴⁷.

- 70 Concernant l'institut de géographie, le manque d'archives centralisées a été compensé par le fonds des archives rectorales de Paris (qui couvrent la période 1912-1960)⁴⁸. Des plans de ce fonds ont été versés depuis au département des Cartes et Plans des Archives nationales.
- 71 Bien peu d'informations existent en revanche sur le bâtiment de chimie qui demanderait à lui seul une étude fine tant le bâtiment a subi de modifications depuis son inauguration en 1926⁴⁹.
- 72 Pour en revenir à l'institut océanographique, une des caractéristiques de cet établissement de recherche tient à l'égalité de soin et de traitement apportés aussi bien aux décors des parties publiques qu'à ceux des espaces privés (enfilade des appartements d'apparat du directeur). Sa richesse intérieure s'accorde heureusement avec l'austérité extérieure, non dénuée par endroits de détails exubérants. Outre son décor, l'ensemble fut loué à l'époque pour l'excellence de ses distributions et la qualité de ses équipements permettant un enseignement supérieur complet ; vastes laboratoires de recherches, salles de collections, bibliothèques, salles de conférences, grand amphithéâtre. Les engins et appareils de recherches (pour les profondeurs) conservés à l'institut sont également des jalons importants de l'histoire des océans et ont largement contribué à la notoriété de l'établissement – qui fut, rappelons-le, à la pointe de la recherche au début du XX^e siècle.
- 73 La densité du quartier latin en établissements d'enseignement et de recherche scientifiques est remarquable. Au-delà de la spécificité de chaque structure de recherche, de chaque architecture, des découvertes qui s'y sont faites, la concentration même de ces bâtiments en un seul secteur fait partie de l'histoire nationale. Un parcours « À la découverte d'un quartier scientifique de la rue Mouffetard à la rue Saint-Jacques » avait été publié en 1995⁴⁸ afin de mieux faire connaître au public ce patrimoine méconnu. Pour l'heure, seuls sont protégés au titre des Monuments historiques : l'École Normale Supérieure, 45 rue d'Ulm (inscrite au titre des Monuments historiques en 1994) et le Collège de France (inscrit au titre des Monuments historiques dès 1926 ; cette mesure de protection a été étendue en 1993). La nouvelle Sorbonne n'est que partiellement protégée au titre des Monuments historiques (classée et inscrite au titre des Monuments historiques – CLMH – et IMH 1975), tant les résistances du propriétaire (la ville de Paris) et des différents affectataires sont vivaces. En 2004, l'inscription au titre des Monuments historiques de l'institut océanographique est venue logiquement compléter cette liste non exhaustive des hauts lieux du savoir, à laquelle le nom de Nénot est largement associé. Bien que désolidarisé géographiquement de cet ensemble, l'institut de paléontologie humaine de Pontremoli apparaît dans la droite ligne de ces réalisations architecturales du début du XX^e siècle, qui résultent du dynamisme des échanges entre scientifiques et architectes, autorités universitaires et mécènes éclairés.
- 74 2011 est une année importante pour les deux instituts parisiens d'Albert 1^{er} de Monaco. L'institut de paléontologie humaine, qui a célébré son centenaire par diverses manifestations durant toute l'année 2010, publie une somme sur l'établissement. Quant à l'institut océanographique de Paris, il a fêté ses 100 ans le 21 juin dernier en présence du descendant du prince-scientifique SAS Albert II. « Faire connaître, faire aimer et protéger les océans » l'institution parisienne est restée fidèle à ses engagements initiaux et souhaite plus que jamais développer son rôle de « médiateur entre le monde scientifique et le grand public ».

NOTES

1. - Remerciements à Mesdames Muriel Gout, responsable de la documentation de l'Institut océanographique de Paris et Marie-Claire Robic, directrice de recherche (CNRS) UMR Géographie-cités ; à Messieurs Dominique Cercllet, conservateur régional des monuments historiques d'Île-de-France, Christian Hottin, conservateur du Patrimoine, département du pilotage de la recherche et de la politique scientifique de la Direction Générale des Patrimoines, Ministère de la Culture et de la Communication ; Arnaud Hurel, ingénieur au département de préhistoire du Museum national d'histoire naturelle ; Alain Dubois, professeur au Laboratoire de Chimie Physique-Matière et rayonnement, Université Pierre et Marie Curie (Paris VI)-CNRS et Didier Busson, chargé de mission en archéologie à la DHAAP.

2. - Quelques repères concernant Henri-Paul NÉNOT (1853-1934). L'architecte français Henri-Paul Nénot est un des grands héritiers de l'éclectisme du Second Empire, sachant combiner l'art le plus académique et les innovations les plus ingénieuses. Sa carrière est à l'image de ses débuts, brillante. Né à Paris le 27 mai 1853 dans une famille d'artisan – son père est à la tête d'un modeste atelier de fleurs et de fruits artificiels –, ses aptitudes au dessin sont très tôt remarquées. Aussi sa mère le conduit, dès l'âge de 13 ans, à l'atelier d'architecture de Lequeux. S'en suit la fréquentation à l'École des Beaux-Arts du très officiel atelier de l'architecte Charles Auguste Questel, puis ceux de Charles Garnier et de Jean-Louis Pascal. Âgé de seulement 15 ans, il obtient une seconde place au concours d'admission des sections d'architecture de l'école. Fervent patriote, il n'hésite pas à s'engager en 1870 dans les Francs-Tireurs de la Presse, qui défendent les communes de La Courneuve et du Bourget. En 1877, il remporte le premier grand prix du Prix de Rome et devient pensionnaire de la villa Médicis. Envoyé en Grèce sur le site du sanctuaire d'Apollon à Délos pour assister l'archéologue en charge des fouilles, il enchaîne, avec des amis, sur un grand voyage au Moyen-Orient. En 1882, de retour dans la capitale italienne après son périple oriental, il remporte le concours international pour l'érection du monument Victor-Emmanuel II à Rome, mais il est évincé de son exécution, n'étant pas citoyen italien. Il sera dédommagé financièrement. La même année, il remporte le concours pour la reconstruction de la Sorbonne. Soutenu par Garnier, et malgré les réticences d'Alphand qui le trouve trop jeune, il présente en 1883 un second projet qui sera celui finalement retenu. Ce chantier prestigieux et difficile, au cœur de la capitale – il s'agit d'intégrer les nouveaux bâtiments de l'université (conjuguant amphithéâtres, salles de cours et laboratoires) à un ensemble historique prestigieux – lui apportera honneurs et commandes. Il fut également l'architecte du Palais gouvernemental de Montevideo (Uruguay). À 32 ans le voilà détenteur de la Légion d'Honneur, dix ans plus tard il entre à l'institut de France. Il fut inspecteur général des Bâtiments Civils et Palais Nationaux et vice-président du Comité Central des Congrès internationaux des architectes. Parmi ses multiples réalisations : l'institut du radium, l'institut de chimie appliquée et l'institut de géographie, l'institut océanographique de Paris, les hôtels de luxe Meurice et Ambassador, les sièges sociaux de la Banque Louis Dreyfus, de la Compagnie d'Assurances La Nationale, enfin de la Compagnie Transatlantique. En 1911-1912, il conçoit la rue Édouard VII et remporte, en 1927, avec l'architecte suisse Flegenhaimer, le premier prix

du concours international du Palais de la Société des Nations de Genève. Tandis que Le Corbusier et Pierre Jeanneret, candidats évincés, déclenchent une violente polémique entre « académiques » et « modernes », un comité de sages leur associe, pour l'exécution, le français Camille Lefèvre, l'Italien Carlo Broggi et le hongrois Jozsef Vago. Nénot décède à Paris le 13 décembre 1934. RIVÉ, Philippe (dir). *La Sorbonne et sa reconstruction*. DAAVP, éd. La Manufacture, coll. L'œil et la main, 1987, p. 20, 27, 29, 79, 80, 81, 99, 109, 110, 111, 114. Notice sur Nénot écrite par Jean-Paul Midant. *Dictionnaire de l'architecture du XX^e siècle*. Paris : éd. Hazan, 1996, p. 645. Base de données *Structurae* (fr), biographie d'Henri-Paul Nénot.

3. - Création à la nouvelle Sorbonne d'une maîtrise de conférences de géographie coloniale en 1885 transformée en chaire en 1893, et d'un cours de géographie physique en 1886 ; premier congrès d'océanographie organisé en 1871 et naissance du terme océanographe en 1880.

4. - Le projet de l'institut de géographie porté par Louis Liard, recteur de l'Académie de Paris, visait précisément à rassembler en un même bâtiment les deux services de géographie de la nouvelle Sorbonne, dépendant de la faculté des lettres et de la faculté des sciences, qui délivraient toutes deux un enseignement complémentaire parfois comparable.

5. - Par une loi promulguée le 3 avril 1906, est approuvée la convention passée entre l'État, la Ville et l'Université de Paris pour la construction d'un institut chimique dépendant de la Faculté des Sciences. Le Ministère est autorisé à allouer à l'Université une subvention de 750 000 francs pour sa contribution à l'achat des terrains. Cette construction sera élevée sur un terrain à acquérir et d'une superficie d'environ 9 000 mètres, le dit terrain faisant partie d'un immeuble situé entre les rues d'Ulm, Saint-Jacques et Gay Lussac et appartenant à la congrégation des Dames de Saint-Michel. La dépense évaluée approximativement à trois millions de francs sera partagée pour moitié entre l'État et la ville de Paris (...) La ville de Paris est chargée de l'opération ; celle-ci étant une suite de la reconstruction de la Sorbonne, la direction des travaux sera confiée à l'architecte de la Sorbonne. Les travaux de la construction ne seront commencés qu'après approbation définitive des plans par l'État, l'Université de Paris et la ville. « La fondation de l'institut chimique de la ville de Paris ». *Revue scientifique*, 14 avril 1906, n°15, 5e série, tome V, p. 476.

6. - Marie-Louise Peyrat, marquise Arconati-Visconti (1840-1923), est la fille du journaliste et homme politique Alphonse Peyrat. Elle épouse en 1873 Gianmartino Arconati-Visconti, fils d'un sénateur italien. À la mort de son mari, en 1876, elle s'installe la majeure partie du temps à Paris, dans son hôtel particulier de la rue Barbet-de-Jouy. Elle y tient un salon littéraire où se côtoient des personnalités progressistes comme Georges Clemenceau, Jean Jaurès et Léon Blum (la marquise prend fait et cause pour le capitaine Dreyfus). Elle consacre la fortune qui lui échoit à l'achat d'œuvres d'art et au mécénat, acquérant principalement des ouvrages de bibliophilie, des œuvres d'art médiéval et islamique. Son mécénat, qu'elle pratique avec plus d'assiduité à partir de 1892, porte essentiellement sur l'enrichissement de collections de bibliothèques (notamment celles de Lyon et de l'École pratique des hautes études de Paris) et de musées (musée du Louvre ; musée des arts décoratifs de Paris ; musée des Beaux-Arts de Lyon, musée épiscopal d'Angers). Elle intervient également en faveur de l'enseignement supérieur sous différentes formes. Elle fonde en particulier un prix destiné à récompenser chaque année la meilleure thèse de l'École des chartes (dont elle suivit autrefois les cours). Elle inaugure aussi deux autres prix, l'un en sciences, l'autre en lettres et sciences

humaines, décernés annuellement à des thèses de doctorat soutenues dans l'une des universités de Paris. Elle fait un don de deux millions de francs pour la création de l'institut d'art et d'archéologie (centre Michelet) et contribue également à la construction de l'institut de géographie de Paris, dont elle finance les travaux à hauteur d'un million de francs (versement en deux dons successifs). Elle acquit par ailleurs, à Strasbourg – redevenue française – une grande villa destinée à devenir l'institut sismographique (aujourd'hui institut physique du Globe). Dans le domaine social enfin, elle institue une fondation en faveur des familles de policiers tués en service. À sa mort, Marie-Louise Arconati-Visconti lègue son château de Gaasbeek à l'État belge, et le reste de sa fortune à l'université de Paris, dont elle fait sa légataire universelle. LAFORET, C. *La marquise Arconati-Visconti*. Paris : Mercure de France, 1939, n°204, p. 45-65. MIGEON, Gaston. *La marquise Arconati-Visconti*, notice lue à l'assemblée générale annuelle de la société des amis du Louvre, le 16 février 1924. Paris : Imprimerie Générale Lahure.

7. - L'architecte Paul Delefortrie est à l'origine de ce projet ambitieux d'une façade, sévère, haute de 80 mètres, toute entière tournée vers la mer, aux flancs d'une falaise abrupte. L'emplacement a le mérite d'être proche du palais et d'épargner les jardins environnants. Les deux étages du musée de Monaco surmontent plusieurs niveaux réservés au travail scientifique : laboratoires, collections, bibliothèque et aquariums d'étude. Et c'est de façon quasi fortuite, sous la pression des visiteurs, que se développera un aquarium public devenu aujourd'hui une attraction majeure. Il faut ajouter à cette réalisation la construction de la villa Richard, actuelle maison de fonction du directeur. Le musée de Monaco ouvre ses portes le 29 mars 1910.

8. - De la fin de l'année 1900 à 1945, c'est le naturaliste océanographe Jules Richard qui fut désigné responsable du musée océanographique. À Paul Regnard, condisciple du prince Albert au collège Stanislas à Paris, médecin physiologiste et ancien directeur de l'institut agronomique, revint la charge de l'institut parisien.

9. - L'institut océanographique occupe une partie du vaste terrain où s'étendaient autrefois les constructions et les jardins du couvent des Visitandines (devenu celui des dames de Saint-Michel), alors enserré dans des murailles en mauvais état, le long de la rue Saint-Jacques. *La Construction Moderne*, 18 février 1911-25 février 1911 et son tome supplémentaire de planches illustrées, p. 256-259. Nota bene : Des fouilles archéologiques préventives conduites par le Département Histoire de l'Architecture et Archéologie de Paris (DHAAP) sous le contrôle scientifique de Claire Besson du Service régional de l'archéologie de la DRAC Île-de-France ont eu lieu dans ce secteur de février à décembre 2006, avant la construction du Laboratoire de « Biologie du développement et cancer » dépendant de l'institut Curie. L'archéologue Didier Busson y a mis en évidence de remarquables vestiges d'un fossé gallo-romain de la seconde moitié du 1^{er} siècle avant J.-C., comblé sous Auguste pour le besoin de création d'une rue, devenu simple chemin au Moyen Âge. Il a surtout redécouvert les fondations de l'ancien couvent des Visitandines du XVII^e siècle – dont la construction de certains bâtiments avait été confiée à Mansart –, les extensions et modifications du couvent au XVIII^e siècle, ainsi que celles du XIX^e siècle remontant à l'époque d'occupation de la congrégation des religieuses de Saint-Michel. Ces dernières avaient fait de leur établissement une sorte de maison de correction pour filles, activité qui prit fin en 1906, peu avant la vente des terrains situés entre la rue Saint-Jacques et la rue d'Ulm. Résumé de la courte synthèse fournie par M. Didier Busson, DHAAP, en décembre 2010. L'acquisition fut rendue possible grâce au concours financier conjugué de l'Université, de l'État, de la Ville de Paris et du Prince de Monaco. Il était initialement prévu d'installer sur ce « campus » outre l'institut de chimie, l'institut de

géographie, l'institut du radium, un institut d'histoire de l'art (qui fut finalement construit ailleurs, à l'angle de la rue Michelet et de l'avenue de l'Observatoire). Cet institut d'inspiration historiciste et éclectique (aujourd'hui centre Michelet) construit entre 1925 et 1928 par l'architecte Paul Bigot est inscrit au titre des Monuments historiques en totalité depuis 1994, et certaines parties classées depuis 1996.

10. - Voulant marquer la proximité scientifique entre la nouvelle institution et le Museum et favoriser ainsi la constitution d'un pôle scientifique unique en son genre, les initiateurs du projet de l'institut de paléontologie humaine ont prospecté des terrains à proximité du Jardin des Plantes. Une implantation rue Cuvier est un temps envisagée, mais le choix se porte finalement sur deux parcelles du lotissement de l'ancien marché aux chevaux où la ville de Paris, qui vient de décider de réhabiliter ce quartier, fait percer des rues nouvelles. HUREL, Arnaud et DUBOURG, Alain. « L'institut de paléontologie humaine d'Emmanuel Pontremoli ». *Livraisons d'histoire de l'architecture*, 1^{er} semestre 2007, n°13, p. 52. Lire également : HUREL, Arnaud et DUBOURG, Alain. « Les conditions matérielles de la réalisation ». *L'institut de paléontologie humaine d'Emmanuel Pontremoli : l'œuvre d'une architecture en évolution*. À paraître dans le livre du centenaire en 2011. Lire également : HUREL, Arnaud et DUBOURG, Alain. « Cent ans de préhistoire. L'institut de paléontologie humaine ». *L'institut de paléontologie humaine d'Emmanuel Pontremoli : l'œuvre d'une architecture en évolution*. Paris : CNRS éd., p. 97-112 (parution le 25 novembre 2011).

11. - HOTTIN, Christian. « La nouvelle Sorbonne ou l'impossible défi de M. Nénot ». *La Sorbonne, un musée, ses trésors*, ouvrage collectif. Paris : éd. Chancellerie des Universités, 2007, p. 75-96, p. 83.

12. - L'institut du radium, créé pour Marie Curie entre 1911 et 1914, est une initiative conjointe de la ville de Paris et de l'institut Pasteur prise en 1909. Il se composait initialement de trois édifices situés à l'angle de la rue d'Ulm et de la rue Pierre et Marie Curie : l'ancien bâtiment ; le pavillon Pasteur (qui accueillait un laboratoire fondé et dirigé par Claudius Regaud et dépendant de l'institut Pasteur) ; le pavillon des sources ou petit pavillon. Une extension de l'ancien bâtiment eut lieu en 1925-26 donnant lieu au nouveau bâtiment (l'ancien relié au nouveau prit le nom de Pavillon Curie. Avec le petit pavillon il formait le Laboratoire Curie dans lequel furent menés nombre de travaux de recherche en physique et chimie des radioéléments et artificiels). Aux fins de développer une nouvelle mission : celle de soigner, l'institut du radium créa en 1920 la Fondation Curie. Reconnue d'utilité publique, elle put recevoir des dons et des legs. En 1970, la Fondation Curie et l'Institut du radium fusionnent pour former la Fondation Curie-Institut du radium, et le Laboratoire Curie est rebaptisé Section de physique et chimie de la Fondation Curie-Institut du radium (1971). Enfin, la Fondation Curie-Institut du radium devient l'Institut Curie en 1978.

13. - Il est intéressant de souligner que l'institut de géographie de Paris fut créé dans le but de réunir en un seul pôle unifié les différents services de géographie de la Sorbonne relevant de la Faculté des Lettres et de la Faculté des Sciences. Pourtant, entre les plans de Nénot acceptés le 2 décembre 1913 par l'université (où l'on distingue clairement la scission du bâtiment en deux parties symétriques ; partage qui se lit encore sur la façade du 191 rue Saint-Jacques par ses allégories représentant l'une les Sciences, l'autre les Lettres) et l'inauguration du bâtiment en 1926 seulement (les travaux de construction furent interrompus pendant la guerre et repris en modifiant ensuite le projet initial, transformant notamment le toit terrasse en 4^e étage mansardé), le contexte avait changé. Au final, la géographie physique de la faculté de sciences, concernée pourtant au premier chef par le projet, se désista et le bâtiment accueillit, outre l'institut de géographie

proprement dit, d'autres instituts ou laboratoires de l'université de Paris : l'institut d'ethnologie puis l'institut de géodésie, l'institut de physique du globe, le laboratoire de géologie appliquée. Aujourd'hui, l'institut de géographie est dévolu à Paris I qui partage ses locaux avec Paris IV et, parcimonieusement, avec Paris VII. ROBIC, Marie-Claire. « Des services et laboratoires de la Sorbonne à l'institut de géographie de la rue Saint-Jacques (1885-1930) : divergences et convergences ». *Géographes en pratiques (1870-1945) : le terrain, le livre, la cité*. Ouvrage collectif. Collection Espace et Territoires. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2001.

14. - LANIEPCE, Virginie. « Recherches et inventaire des sources rectorales sur la création de l'institut de géographie ». Rapport de 10 pages supervisé par Marie-Claire Robic. Paris, Géographie-Cités UMR 8504, 1995, p. 7.

15. - LANIEPCE, Virginie. « Recherches et inventaire des sources rectorales sur la création de l'institut de géographie ». Rapport de 10 pages supervisé par Marie-Claire Robic. Paris, Géographie-Cités UMR 8504, 1995, p. 7.

16. - *L'Illustration*, 2^e semestre 1908 - 1^{er} semestre 1911.

17. - La frise sculptée ceinturant les trois façades principales de l'Institut de paléontologie de Pontemoli est également l'œuvre de Constant Roux (1865-1942), sculpteur marseillais quasi attitré du prince Albert 1^{er}. Dix-sept scènes et divers ornements illustrent la vie de l'homme aux temps préhistoriques. NOET, Laurent. « Constant Roux (1865-1942), un sculpteur à la cour du prince Albert 1^{er} de Monaco ». *Les Annales monégasques*, 2003, n°27, p. 161-190. HUREL, Arnaud et DUBOURG, Alain. « Les conditions matérielles de la réalisation ». *L'institut de paléontologie humaine d'Emmanuel Pontremoli : l'œuvre d'une architecture en évolution*, p. 55, 61, 62, 63.

18. - Paul-Maximilien Landowski, épousa en premières noces, le 3 novembre 1907 à Saint-Rémy-lès-Chevreuse, Geneviève Fernande Nénot, fille aînée de quatre enfants issus de l'union de l'architecte Henri-Paul Nénot et d'Isabelle Mathias. Geneviève Nénot décèdera jeune, en 1912, laissant à son mari deux enfants, Nadine et Jean-Max. Paul Landowski est également l'auteur des deux allégories sculptées des sciences et des lettres ornant la façade principale de l'Institut de géographie (réalisées en 1914). Le cartouche, les consoles et autres ornements de cette façade ont été exécutés par le sculpteur Geoffroy, en 1922.

19. - *La Construction Moderne*, 18 février 1911 - 25 février 1911, n°21, et tome suppl. de pl. ; *L'Architecture*, n°9 ; *Le Génie civil*, 1^{er} avril 1911, n°1503 ; *L'architecte*, 1911 ; *Le Magasin pittoresque*, 1911 ; *la Revue mensuelle de l'art architectural, ancien et moderne*, 1911 ; *la Revue d'architecture moderne*, 1911.

20. - *La Construction Moderne*, n°21, p. 245.

21. - L'Institut de géographie présente un vestibule très proche.

22. - Ce décor peint renvoie à un autre « paysage du fond de la mer » exécuté par le peintre Jean-François Auburtin en 1898 qui ornait autrefois les murs de l'amphithéâtre de zoologie de la nouvelle Sorbonne (actuel amphithéâtre Milne Edwards). Cette grande huile sur toile marouflée était inspirée de la faune sous-marine « mélange de vulgarisation scientifique et d'imagination débordante ». Elle est aujourd'hui déposée. HOTTIN, Christian. « La Sorbonne, un musée, ses chefs-d'œuvre ». *Inventaire du patrimoine monumental peint et sculpté de la Sorbonne*. Rectorat, Faculté des lettres, Faculté des sciences, École nationale des chartes, École pratique des hautes études. Paris : ed. Chancellerie des universités, 2007, p. 188.

23. - Laugier exposa à Paris aux Salons de la Société Nationale des Beaux-Arts, des Indépendants, des Artistes Français, d'Automne et obtint des médailles à Paris, Bruxelles, Turin.

24. - STEIN, Henri. *Archers d'autrefois : archers d'aujourd'hui*. Ill. L. Laugier. Paris : éd. D. A. Longuet, 1925 ; *Flore et faune des Océans*. Ill. L. Laugier ; *L'art décoratif : revue de l'art ancien et de la vie artistique moderne*. 5 avril 1912, n°169 ; BÉNÉZIT, E. *Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*. Tome 6. Paris : éd. Gründ, 1976, p. 475.
25. - Louis Mayer fut également le conseiller privé du prince pour l'Institut de paléontologie.
26. - De gauche à droite, on reconnaît Émile Loubet, qui remplaça Casimir Perier, ancien président de la République décédé en 1907 ; Louis Cailletet, spécialiste des gaz à basse température ; le Prince ; le banquier George Kohn et, derrière eux, le docteur Regnard (premier vice-président) et Louis Mayer. Manque à l'appel Henri Becquerel, père de la radioactivité, qui fut remplacé en 1908 par Gaston Darboux (deuxième vice-président).
27. - Cette part prépondérante de l'amphithéâtre se retrouve dans le bâtiment de paléontologie de Pontremoli. Elle correspond à un désir constant du prince de montrer que la transmission des savoirs reste sa priorité ainsi qu'à la nécessité de magnifier le lieu où elle s'effectue. Dans le cas de l'institut de paléontologie, cette volonté est malgré tout tempérée par l'importance de la galerie d'honneur qui court elle aussi de part et d'autre de l'édifice. Cet élément nous conduit à rapprocher cette distribution de celle des grands hôtels de luxe construits à cette époque (par exemple l'hôtel Lutétia des architectes Boileau et Tausin, édifié en 1908-1910).
28. - À l'institut de géographie, le cœur du bâtiment se situe dans les parties communes aux deux facultés, à savoir le hall central du rez-de-chaussée, d'où partent aux quatre angles les escaliers, et le vestibule d'accès de la bibliothèque du deuxième étage. Ainsi, à chaque étage, les services communs serviront d'osmose. Les petit (100 places) et grand amphithéâtres (150 places) se répartissent, au rez-de-chaussée, sur les côtés. Semblable distribution existe au Laboratoire de chimie physique, où l'amphithéâtre et sa salle de démonstration attenante sont déportés latéralement, l'accent étant mis sur le hall d'entrée et les couloirs de distribution irriguant bureaux et laboratoires.
29. - Ce dispositif de la tribune-loggia, Nénot l'avait déjà expérimenté à la nouvelle Sorbonne, à l'amphithéâtre de Physiologie (actuel amphithéâtre Durckheim). La tribune haute est simplifiée à deux colonnes mais un grand soin est apporté au décor des murs peints au pochoir, aux lambris à hauteur d'appui et à la ferronnerie des garde-corps. L'amphithéâtre Jean Perrin du Laboratoire de chimie physique reprend cette disposition. La tribune s'allonge (cinq colonnes). Le vide des espaces et les baies du couloir se calquent sur le rythme des baies donnant sur l'extérieur. Enfin la balustrade de bois de la tribune répond aux lambris du côté opposé. On retrouve ce dispositif dans le grand amphithéâtre de l'Institut d'Études politiques (aujourd'hui amphithéâtre Boutmy).
30. - Dans les amphithéâtres dévolus à la science, ces bureaux étaient remplacés par de longues tables de démonstration avec lavabos et robinetterie de cuivre. Ce mobilier a été souvent supprimé tout comme les anciennes paillasses de laboratoires en lave émaillée. L'amphithéâtre Jean Perrin de l'Institut de Physique de Paris a par chance conservé la sienne.
31. - Cet astucieux dispositif de rideau ou de tableau escamotable permettant une communication entre deux salles est la marque de fabrique, pourrait-on dire, de Nénot. À la nouvelle Sorbonne, l'amphithéâtre de Physiologie (actuel amphithéâtre Durckheim) communiquait avec une salle de cours. À l'amphithéâtre Jean Perrin de l'Institut de Physique de Paris, un sas accueille toujours une paillasse qui permet de faire les démonstrations des deux côtés : côté amphithéâtre et côté salle de cours (dite « salle de thé » en souvenir des rencontres et échanges d'idées qui avaient lieu dans cette pièce

entre chercheurs et écrivains. André Gide, André Maurois et Paul Valéry fréquentèrent assidûment ce salon scientifique). A-t-il emprunté ce pratique agencement aux universités allemandes alors à la pointe de l'innovation en matière d'équipements ? Souvenons-nous que Nénot, missionné pour la reconstruction de la Sorbonne, effectua en 1883 des voyages dans l'Europe entière à seule fin de se familiariser avec les dernières innovations en matière de facultés des sciences.

32. - Pierre Victor Galland (1822-1892). Outre ses travaux pour le compte de l'État au Panthéon et aux Gobelins, ce peintre ornemaniste œuvra également à la décoration de la nouvelle Sorbonne, quoique de manière très limitée. Il y peint les cinq médaillons (huile sur toile marouflée) de la coupole du Grand amphithéâtre de la Sorbonne illustrant l'Académie de Paris, les lettres, les sciences, la médecine et le droit. Il est également l'auteur des deux panneaux décoratifs du grand vestibule de la Sorbonne représentant respectivement l'arbre des lettres et l'arbre des sciences. HOTTIN, Christian. *Inventaire du patrimoine monumental peint et sculpté de la Sorbonne*. Rectorat, Faculté des lettres, Faculté des sciences, École nationale des chartes, École pratique des hautes études. Paris : éd. Chancellerie des universités, 2007, p. 223-224.

33. - HOTTIN, Christian. *Inventaire du patrimoine monumental peint et sculpté de la Sorbonne*. Rectorat, Faculté des lettres, Faculté des sciences, École nationale des chartes, École pratique des hautes études. Paris : éd. Chancellerie des universités, 2007, p. 201-202.

34. - « *L'édifice où nous sommes recueillera la quintessence du travail élaboré par l'Océanographie qui planera (...) au milieu du flot grandissant de la Science. Et je le confie à cette ville de Paris qui m'a enseigné le travail, et dont l'esprit et le cœur ont si souvent dirigé l'esprit et le cœur de l'Humanité entière.* ». Extrait du « Discours inaugural de S.A.S. le Prince Albert Ier de Monaco du 23 janvier 1911 » publié dans les *Résultats des Campagnes Scientifiques accomplies sur son yacht par Albert Ier, Prince Souverain de Monaco*. Fascicule 84, Paris, 1932.

35. - Grand amphithéâtre ; amphithéâtres Durckheim, Oury, Turgot, Bachelard, Descartes, Guizot, Lefebvre.

36. - À l'amphithéâtre Jean Perrin de l'Institut de Physique de Paris, une seule toile marouflée orne le mur du fond de la salle. Cette réalisation picturale datée de 1927 est l'œuvre de René Ménéard. Elle illustre un paysage de la Grèce antique où un philosophe (Anaxagore, Démocrite, Empédocle ou Leucippe ?) enseigne ses théories atomistes devant un parterre d'élèves, filles et garçons nus – mixité républicaine des sexes de rigueur. De part et d'autre, la prose de Jean Perrin, prix Nobel de physique en 1926, extraite de son ouvrage *Les atomes*, publié en 1913. Le texte vient ici amplifier l'image : « *Il y a vingt-cinq siècles peut-être, sur les bords de la mer divine, où le chant des aèdes venait à peine de s'éteindre, quelques philosophes enseignaient déjà que la matière changeante est faite de grains indestructibles en mouvements incessants, atomes que le hasard ou le destin auraient groupés au cours des âges selon les formes ou les corps qui nous sont familiers* ». Comme l'indique Christian Hottin (HOTTIN, Christian. *Inventaire du patrimoine monumental peint et sculpté de la Sorbonne*. Rectorat, Faculté des lettres, Faculté des sciences, École nationale des chartes, École pratique des hautes études. Paris : éd. Chancellerie des universités, 2007, p. 241), Émile René Ménéard reçut un grand nombre de commandes de l'État pour décorer les édifices universitaires. La plus importante fut la salle des actes de la Faculté de droit de Paris (ces toiles appartiennent aujourd'hui aux collections du musée d'Orsay). L'École Pratique des Hautes Études au sein de la nouvelle Sorbonne accueillait autrefois trois panneaux de cet artiste illustrant une fois encore des paysages antiques grecs. Ménéard fut élevé dans un milieu artistique et intellectuel sensible à l'Antiquité.

37. - Jean Louis Tinayre dit Louis Tinayre (Neuilly-sur-Seine, 14 mars 1861 - Grosrouvre 1942). Les événements de la Commune obligèrent sa famille à quitter la France pour se fixer en Hongrie pendant une dizaine d'années. Son éducation artistique se fit, pour l'essentiel, à l'École des Beaux-Arts de Budapest, puis en France, où il est de retour en 1879. Il est élève de Fernand Cormon et figure au Salon des Artistes Français à partir de 1880. Parallèlement à son travail de peintre, il exerce la profession d'artiste-reporter, voyage à travers la France et se rend dans divers pays d'Europe ainsi qu'à Madagascar. Il collabore notamment au « *Monde Illustré* » et au « *Journal des Voyages* » où il traite souvent de scènes militaires ou de voyages (portraits, paysages). L'Exposition Universelle de Paris de 1900 lui permet de rencontrer le Prince de Monaco. À partir de 1904 et jusqu'en 1914, Louis Tinayre est le peintre attaché à l'état-major scientifique du Prince. Il suit les campagnes maritimes de la *Princesse Alice* depuis les régions polaires jusqu'aux Açores, illustrant la carrière de navigateur d'Albert de Monaco, dans un style très réaliste qui correspond aux besoins d'informations par l'image de l'époque, préfigurant ainsi les futurs reportages photographiques. Il est fait chevalier de la Légion d'honneur en 1900. Ses œuvres sont exposées en France au musée de l'Armée, au musée du Quai Branly et au Musée Historique de Versailles. On retrouve ses œuvres (nombre de dessins préparatoires) dans des musées et collections privées norvégiennes, anglaises, espagnoles, portugaises. BÉNÉZIT, E. *Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*. Tome 10. Paris : éd. Gründ, 1976, p. 188 ; BUSSAC-BEAUCHEF (de), Anne. *Tinayre*. Mémoire de Maîtrise, Paris IV, ca. 1990 ; BUSSAC-BEAUCHEF (de), Anne. *Louis Tinayre, artiste reporter et peintre des campagnes océanographiques du prince Albert 1er de Monaco : servitudes et grandeur d'une peinture documentaire*. Paris IV, 1998.

38. - On observe une disposition similaire à l'Institut de chimie.

39. - L'inauguration de l'Institut océanographique eut lieu le 23 janvier 1911 en présence de l'architecte Nénot, de Sir John Murray, initiateur de l'expédition anglaise du Challenger (première campagne scientifique consacrée à la Mer) et du commandant Charcot, qui revenait des régions antarctiques. Extrait de l'allocution du Prince lors de l'inauguration : « Dans le musée de Monaco, nous réunissons les êtres répartis entre tous les niveaux de la mer par le travail du temps et nous cherchons les lois qui gouvernent leur existence. Nous recueillons les matériaux relatifs à la connaissance des océans pour livrer ces richesses avec les éléments d'étude accumulés par nos efforts, aux investigations des travailleurs. Dans l'édifice que vous inaugurez aujourd'hui, nous enseignerons les vérités établies par les océanographes que j'appelle de tous les pays pour collaborer à l'œuvre toute entière que j'ai fondée et pour diriger sa marche scientifique. Si une solidarité aussi vaste dans le travail devance nos mœurs, je ne la redoute point, car les hommes, divisés dans leurs luttes pour l'existence, ne trouveront jamais un terrain de rapprochement plus favorable que celui des conquêtes intellectuelles ». Extrait du « Discours inaugural de S.A.S. le Prince Albert 1er de Monaco du 23 janvier 1911 » publié dans les *Résultats des Campagnes Scientifiques accomplies sur son yacht par Albert 1er, Prince Souverain de Monaco*. Fascicule 84, Paris, 1932.

40. - *Revue scientifique*, n°13, 30 mars 1907 ; *Revue scientifique*, n°4, 28 janvier 1911 ; *La Nature*, tome 1, 1911.

41. - Ce type de mobilier de rangement en bois clair se trouve réparti dans les bureaux et les couloirs de circulation des différents étages des instituts de géographie et de chimie. À l'institut de paléontologie humaine de Pontremoli, du fait de la double vocation de l'édifice (à la fois site de stockage et de tri du matériel de fouilles et lieu de présentation des collections de paléontologie humaine, d'anatomie comparée et d'outils lithiques) une

plus grande variété de meubles existe (cartonniers, meubles à fichiers, casiers, vitrines et armoires, bureaux, tables et fauteuils) disséminés dans l'ensemble du bâtiment.

42. - La bibliothèque s'est enrichie en 1928 des fonds de la Société zoologique de France. Elle regroupe aujourd'hui de nombreux ouvrages spécialisés et des périodiques récents ou appartenant à d'anciennes collections.

43. - Albert 1^{er} a-t-il imposé à Pontremoli semblable disposition de la bibliothèque à l'Institut de paléontologie humaine ? Celle-ci se signale aussi extérieurement par son alignement de baies cintrées. La bibliothèque de l'institut océanographique, anciennement privative, ne se déploie que sur un seul niveau. Au contraire, celle de l'Institut de paléontologie, destinée à recevoir un public plus nombreux de chercheurs, se présente sur deux étages. Dans les deux cas, un grand soin est accordé au plafond qui vient magnifier la salle. Pontremoli en propose cependant une version plus rationaliste, avec de simples moulures en bois.

44. - HAECKEL, Ernst. *Die radiolarien*. Berlin : ed. G. Reimer, 1862 ; HAECKEL, Ernst. *Kunstformen der natur*. Leipzig, Wien : Bibliographisches Institut, 1899-1904.

45. - BUSSAC-BEAUCHEF (de), Anne. *Tinayre*. Mémoire de Maîtrise, Paris IV, ca. 1990.

46. - Archives conservées à la Fondation de l'Institut de paléontologie humaine.

47. - HUREL, Arnaud et DUBOURG, Alain. « L'institut de paléontologie humaine d'Emmanuel Pontremoli ». *Livraisons d'histoire de l'architecture*, 1^{er} semestre 2007, n°13, p. 55, 61, 62, 63.

48. - ROBIC, Marie-Claire. « Des services et laboratoires de la Sorbonne à l'institut de géographie de la rue Saint-Jacques (1885-1930) : divergences et convergences ». *Géographes en pratiques (1870-1945) : le terrain, le livre, la cité*. Ouvrage collectif. Collection Espace et Territoires. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2001. LANIEPCE, Virginie. « Recherches et inventaire des sources rectorales sur la création de l'institut de géographie ». Rapport de 10 pages supervisé par Marie-Claire Robic. Paris, Géographie-Cités UMR 8504, 1995.

49. - Nous savons que le physicien Jean Perrin (qui apporta dès l'âge de 24 ans la preuve directe de l'existence de l'électron) suivit personnellement la construction de son laboratoire. L'édifice possédait initialement un puits à l'abri des rayons cosmiques et une coupole astronomique, qui, elle, est encore en place et a été récemment restaurée. Jean Perrin était alors professeur de chimie physique à la Sorbonne (la chaire fut créée pour lui en 1910), membre du conseil de l'Université de Paris (1921) et de l'Académie des Sciences (1923). En 1926, il devient Prix Nobel de physique. Il est à l'origine de l'Observatoire de Haute-Provence, de l'Institut d'astrophysique de Paris et sera le fondateur du CNRS et du Palais de la Découverte.

4. 8 - GABLOT, Ginette, EIDELMAN, Jacqueline, LE COADIC, Yves. *Parcours culturels à travers la recherche scientifique française sur la Montagne Sainte-Geneviève*. Paris : édité par le Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche dans le cadre des Journées « Science en fête », 1995.

RÉSUMÉS

Quelques années après la reconstruction de la Sorbonne, l'architecte Henri-Paul Nénot s'est vu confier, dans un proche périmètre, la construction de trois instituts de recherche et d'enseignement. Deux étaient des commandes de l'université : l'institut de géographie et l'institut de chimie, le troisième relevait strictement de l'initiative privée. Albert 1^{er} de Monaco est à l'origine de ce projet de l'institut océanographique, dont on connaît mal la genèse faute d'archives, et qui constituera le fil conducteur de notre étude. Cet article se propose de dégager certaines logiques constructives et décoratives inhérentes à cette typologie d'établissements scientifiques du début du XX^e siècle, à laquelle se rattache l'institut de paléontologie humaine de Pontremoli, également création du prince monégasque.

Few years after the rebuilding of Sorbonne University, Henri-Paul Nénot, a parisian architect, was trusted to build three research and education institutes closeby. Two were ordered by the university: the geographic institute and the chemistry institute; and the third depended on a strictly private initiative. No one was really able to identify the genesis of this project of oceanographic institute initiated by Albert 1^{er} de Monaco because of the lack of records; this will be the framework of our study. This article will attempt to analyze some constructive and decorative paths inherent to this typology of scientific establishments from the beginning of the twenty century. The human paleontology institute designed by the architect Pontremoli, is also attached to theses twenty century paths, and is a creation of the prince of Monaco.

INDEX

Mots-clés : Paris, architecture, instituts de recherches, enseignement supérieur, océanographie, institut océanographique de Paris, institut de chimie, institut de géographie, institut de paléontologie humaine, Nénot, Pontremoli, Albert 1^{er} de Monaco

Keywords : scientific establishments, higher education, Institute of Oceanography, oceanography

AUTEUR

CHRISTELLE INIZAN

Chargée d'études documentaires, Conservation régionale des Monuments historiques, Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France christelle.inizan@culture.gouv.fr